

LE BIEN VIENT EN DORMANT,

OU

LES ÉPLUCHÉS.

ACTEURS.

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

MONSIEUR DE SOLIDAC, son frère.

MADemoiselle ZOÉ DE SOLIDAC.

GUSTAVE,

ERNEST,

JULES,

LÉON,

} Neveux de Madame de Vieille Roche.

Un Notaire.

Un domestique.

La scène est dans un château de Languedoc, à Madame de Vieille-Roche.

LE BIEN VIENT EN DORMANT,

OU

LES ÉPLUCHÉS.

SCÈNE I^{re}.

GUSTAVE, Un domestique.

GUSTAVE.

Ma tante est-elle visible?

UN DOMESTIQUE.

Pas encore.

GUSTAVE, frottant ses yeux et baillant.

J'aurais pourtant bien voulu lui présenter mes respects.

FRANÇOIS.

Mais, monsieur voudrait-il donc repartir de suite? madame ne tardera pas à paraître.

GUSTAVE.

C'est que je n'en puis plus, je dors debout! il faut absolument que je dorme! voilà quatre jours et quatre nuits que je n'ai fermé l'œil; de Paris ici, j'ai voyagé dans la voiture publique, avec un nour-

risson et quatre faiseurs de politique! quand le nourrisson cessait de crier, les politiques se disputaient à tue tête; j'ai eu beau faire, il m'a été impossible de faire taire ou le nourrisson ou les disputeurs et..... tiens! je dors en te parlant. (étendant les bras.) Ah! la politique! la politique! Dieu comme ça berce! je crois que je vais tomber en léthargie!

FRANÇOIS.

Ce qui est le plus malheureux, c'est que tous les lits du haut sont occupés par trois de messieurs vos cousins; la grande chambre est préparée pour M. votre oncle, qu'on attend d'un instant à l'autre et celle à côté pour mademoiselle de Solidac.

GUSTAVE.

Ah! ma cousine vient aussi! quel dommage, que je ne puisse pas ouvrir les yeux!

FRANÇOIS.

Il ne reste que cette chambre à côté du salon et pour peu qu'on fasse du bruit, vous l'entendrez.

GUSTAVE.

Sois tranquille! une fois que j'y serai, on dé-

molirait la maison, que je ne m'en apercevrais pas, je dormirais sous le bourdon Notre-Dame.

FRANÇOIS.

Qu'est-ce que c'est donc que ce bourdon?

GUSTAVE.

Comment tu ne le connais pas?

FRANÇOIS.

Dame! c'est qu'il n'est jamais venu ici et que je n'ai jamais été plus loin que six lieues du village.

GUSTAVE.

Eh bien! tiens-le pour connu, bon soir.

FRANÇOIS.

C'est-à-dire pour moi, bon jour, car il n'y a pas si long-temps que je suis levé.

GUSTAVE.

Oui, oui, comme tu voudras, mais présente-mes excuses à ma bonne tante et laisse-moi dormir.

(Il entre dans l'appartement.)

SCÈNE II.

FRANÇOIS, MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Les journaux sont-ils arrivés?

LE DOMESTIQUE.

Non madame, c'est M. votre neveu, M. Gustave.

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Gustave! ah! tant mieux le cher enfant! et où sont-ils?

FRANÇOIS.

Il dort.

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Qui! les journaux?

FRANÇOIS.

Non, M. Gustave.

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

En ce cas, je te défends de le réveiller, il était accablé de fatigue. A-t-il dit des nouvelles?

LE DOMESTIQUE.

Il était tout endormi.

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Pourtant il arrive de Paris.

FRANÇOIS.

C'est précisément à cause de cela.

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Je le reconnais bien là! il est d'une insouciance rare, sans exemple! il ne t'a parlé de rien?

FRANÇOIS.

Si fait, il m'a parlé du bourdon Notre-Dame.

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Il t'a parlé du bourdon Notre-Dame! mais c'est quelque grande nouvelle!..... il faut le réveiller!..... mais la pitié avant tout! les journaux la diront.

FRANÇOIS.

Il est là! voulez-vous que je le réveille?

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Ce serait trop dommage, il dort si bien! mais ces gazettes! ces gazettes!..... le bourdon Notre-Dame me met sur les épines! on n'y tient pas! je crois, en vérité, que pour piéton, ils ont choisi une écrevisse! voilà comme ils font tous à pré-

sent! je vais me promener dans l'avenue, peut-être le rencontrerai-je?

(Elle sort.)

SCÈNE III.

FRANÇOIS, SEUL.

Comment ferai-je? si je leur parle du bourdon Notre-Dame, à coup sûr, ils iront le réveiller, ce pauvre voyageur qui dort comme un charme et qui ne m'oublie jamais en partant! ma foi, tant pis, je leur escamoterai le bourdon Notre-Dame!

SCÈNE IV.

Le domestique, ERNEST.

ERNEST.

N'a-t-on pas sonné la cloche du déjeuner?

LE DOMESTIQUE.

On n'y pense pas.

ERNEST.

Où est la quotidienne d'hier soir?

LE DOMESTIQUE.

Chez M. le curé.

ERNEST.

Et ma tante?

LE DOMESTIQUE.

Elle se promène.

ERNEST.

Et comment ça va-t-il?

LE DOMESTIQUE.

Toujours son rhumatisme.

ERNEST.

A Paris?

LE DOMESTIQUE.

Dans la jambe.

ERNEST.

Qui! Louis-Philippe?

LE DOMESTIQUE.

Eh! non, M. le curé!

ERNEST.

Ah! c'est vrai! je te parlais du journal?

LE DOMESTIQUE.

Ma foi! je ne l'ai pas lu.

ERNEST.

C'est juste, tu as battu les habits.

LE DOMESTIQUE.

Oh! d'abord.

ERNEST.

Et puis après?

LE DOMESTIQUE.

Je déjeune.

ERNEST.

Sans avoir lu le journal?

LE DOMESTIQUE.

Le plus souvent.

ERNEST.

Malgré ce que je t'ai recommandé! tu n'as que
cette heure là à toi, mais tu ne te formeras jamais
une bonne opinion.

LE DOMESTIQUE.

Oui, mais je me forme un bon estomac.

ERNEST, sèchement.

Ah! tu ne seras jamais à mon service.

LE DOMESTIQUE, à part.

Je l'espère bien, je suis de l'avis de mon che-
val, je n'aime pas lire la gazette.

(Il sort.)

SCÈNE V.

ERNEST, SEUL.

ERNEST.

Comme on arrive lentement en France à se faire un esprit public? ces gens là, ne font point de progrès du tout, ils pensent à boire et à manger, avant toute autre chose! ah! qu'ils sont loin des Anglais!

SCÈNE VI.

ERNEST, LÉON.

LÉON.

Et qu'est-ce qu'ils disent?

ERNEST.

Enfin te voilà.

LÉON.

Bonjour: Ibrahim est-il battu?

ERNEST.

Où as-tu acheté cette cravatte là?

LÉON.

Elle vient d'Angleterre!

ERNEST.

Désigne-t-elle un principe?

LÉON.

Je ne crois pas.

ERNEST.

Tant pis! elle est jolie!

LÉON.

Et Ibrahim?.....

ERNEST.

Je n'ai pas encore pu me procurer un journal.

LÉON.

Il y a pourtant une demi-heure que je t'ai entendu lever.

ERNEST.

Mon Dieu! c'est vrai.

LÉON.

On languit, on sèche dans ce vieux château, on y est quelquefois vingt-quatre heures sans savoir rien de la Turquie.

ERNEST.

Oui, mais on y fait assez bonne chère.

LÉON.

On n'y reçoit que six journaux.

ERNEST.

Il faut excuser ma tante, elle n'est pas très riche.

LÉON.

On doit toujours l'être assez pour s'abonner
aux bons journaux.

ERNEST.

Tu as raison.

LÉON.

C'est le pain quotidien!

ERNEST, gaîment.

Surtout la Quotidienne!

LÉON, hochant la tête.

Ah! Ah!

ERNEST.

Comment?

LÉON.

Elle est quelquefois boursoufflée.

SCÈNE VII.

ERNEST, LÉON, JULES.

JULES, *entrant,*

Boursoufflée! qui?

LÉON.

La Quotidienne.

JULES.

La Quotidienne! tout au contraire, elle devient timide.

ERNEST.

Timide! c'est trop.

JULES.

Je te dis moi, qu'elle est timide.

ERNEST.

Mais elle ne quitte pas les prisons.

JULES.

Tu donnes la dedans? c'est une tactique!

LÉON.

Qui la ruine!

JULES.

Tout au contraire! tu n'y es pas, un journal ne s'enrichit plus, que par les amendes!

ERNEST.

Le paradoxe est un peu fort!

JULÉS.

Point paràdoxe du tout! en France, rien ne rapporte comme le malheur, il n'y a que les imbécilles qui ne soient pas malheureux.

LÉON, souriant.

En ce cas, dépêche toi donc de nous conter tes infortunes?

JULES.

Messieurs, ce que vous dites-là est de la dernière politesse! mais je ne suis pas journaliste.

ERNEST.

J'entends! les malheurs ne sont obligatoires que pour eux.

SCÈNE VIII.

Les précédents, MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Eh! bien! que dites-vous du bourdon Notre-Dame?

TOUS, avec étonnement.

Du bourdon Notre-Dame!

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Comment! François ne vous en a rien dit?

ERNEST.

Est-ce qu'il dit jamais quelque chose?

JULES.

Je crois qu'il pense mal.

LÉON.

Je ne m'en suis pas encore aperçu.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE, riant.

Ce que je sais, c'est que mes chevaux sont très bien pansés.

TOUS.

Oh! ma tante! un calembourg est-il une opinion?

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

François m'est attaché et je la suis à lui.

JULES.

Oui, mais avant tout, la bonne cause?

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Mais François n'a jamais tenu de mauvais propos?

ERNEST.

Non, mais il ne s'explique guère.

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Il s'occupe de son ouvrage.

JULES.

Cela empêche-t-il de penser?

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Et quand on ne le peut pas?

JULES.

Eh! bien, on pense par les autres.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

C'est le parti, que prennent beaucoup de gens.

ERNEST.

Ah! si c'était en Angleterre!

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Oui, mais nous sommes en Languedoc.

SCÈNE IX.

Les précédents, FRANÇOIS, MONSIEUR et MADEMOISELLE
DE SOLIDAC.

FRANÇOIS.

M. et M.lle de Solidac sont dans l'avenue.

(Il sort.)

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Les voilà déjà sur le perron. (Se jettant dans
les bras de son frère.) Ah! mon frère! mon frère et
ma petite Zoé!

M. DE SOLIDAC.

Ma sœur! ma chère sœur! que de choses se
sont passées depuis que nous nous sommes vus?

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

L'univers a été ébranlé.

M. DE SOLIDAC, fièrement.

Mais pas moi. Bonjour messieurs mes neveux?

TOUS.

Bonjour, mon oncle.

M. DE SOLIDAC.

Et vous, ma sœur, toujours solide, n'est-ce pas?

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

De plus en plus.

M. DE SOLIDAC.

C'est dans le sang des Solidac; je suis brouillé avec tous nos parents de Toulouse.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Pourquoi cela?

M. DE SOLIDAC.

Ils pensent mal.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Quoi! tous?

M. DE SOLIDAC.

Tous!

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Comment! M. de Ratan, qui a eu une jambe emportée dans la Vendée?

M. DE SOLIDAC.

Poule mouillée....

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Et M. de Marty qui a reçu six blessures dans l'émigration ?

M. DE SOLIDAC.

Pire que tous les autres.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

C'est singulier !

M. DE SOLIDAC.

C'est indignant ! tout le monde pense mal.

TOUS.

Excepté nous.

M. DE SOLIDAC, après avoir hésité.

Excepté nous ; quel journal recevez-vous ?

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

La quotidienne.

M. DE SOLIDAC.

Passable !

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

La gazette de France.....

M. DE SOLIDAC.

Cahin ! Caha !

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Le petit journal!

M. DE SOLIDAC.

Mieux!

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

La mode!

M. DE SOLIDAC.

Modèle!

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Les petites affiches?

M. DE SOLIDAC.

Opinion ténébreuse.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Et le voleur?

M. DE SOLIDAC.

Ah! fi!

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Mais à la campagne, cela distrait.

M. DE SOLIDAC.

Tant pis, ma sœur, tant pis! il ne faut se distraire qu'en pensant bien.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

C'est que ces grands journaux sont quelquefois à mourir d'ennui.

M. DE SOLIDAC.

Qu'est-ce que cela fait? on baille, mais on ne varie pas.

JULES, LÉON ET ERNEST.

C'est juste!

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Zoé, vous ne dites rien?

ZOÉ.

J'approuve, ma tante.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Peut-être, ma chère enfant, toute cette politique vous fatigue-t-elle?

ZOÉ.

Moi! ma tante! j'en vivrais jour et nuit, j'ai rompu avec toutes mes camarades de pension, parce qu'elles ne pensaient pas comme moi.

M. DE SOLIDAC.

Elle est admirable! c'est moi, sous une jupe.
Bas à Madame de Vieille-Roche .) Et ces jeunes gens,
pe ien?

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Comme nous.

M. DE SOLIDAC.

C'est beaucoup dire.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Mon frère, vous ne jugez pas qu'il y ait d'inconvénient à ce que Zoé fasse un tour de parc avec ses cousins?

M. DE SOLIDAC.

Ce sera pour le mieux, car nous avons à causer.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Je propose aux jeunes gens, de faire les honneurs de mes jardins à la nouvelle arrivée?

ZOÉ.

N'auriez-vous pas de journaux à nous donner?

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Je n'en vois encore aucun ici.

ZOÉ.

Ah! j'en ai déjà lu deux ce matin, cela aide à attendre. Messieurs quand vous voudrez?

(Zoé et les jeunes gens sortent.)

SCÈNE X.

MONSIEUR DE SOLIDAC, MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Aprésent, mon frère, hâtez-vous de m'expliquer votre dernière lettre, vous voyez que je m'y suis conformée, en réunissant ici tous nos neveux.

M. DE SOLIDAC.

Madame de Vieille-Roche connaît la solidité de chacun de mes principes, de mes penchants et de mes axiomes?

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Oui, mon frère.

M. DE SOLIDAC.

On m'a surnommé l'imperturbable.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

C'est un beau titre.

M. DE SOLIDAC.

Vous ne pouvez ignorer que mon axiome favori est une foi, une loi, un mot, tenez, il est gravé sur mon cachet.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Non, mon frère, je ne puis l'ignorer, car vous me l'avez, sans nul doute, plus de cinq cents fois répété.

M. DE SOLIDAC.

Et je vous le répète encore, j'ai été, je suis et je serai toujours, tout en un mot; mais ma sœur, pour que je puisse à juste titre, continuer à m'en glorifier, il faut que ma fille ait un mari ce soir.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE, étonnée.

Ce soir ! le soir d'aujourd'hui ?

M. DE SOLIDAC.

Écoutez et jugez ; le vingt-sept juin de l'année dernière, à trois heures précises après midi et sur cette même montre, qui ne se dérange pas plus que ma tête, je déclarai formellement que ma fille, avant la fin de l'année révolue, aurait fait choix d'un mari, que je choisirais. C'est aujourd'hui le vingt-six.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Mais l'année dernière a peut-être été bissextile ? ce serait du moins un jour de plus ?

M. DE SOLIDAC.

Elle ne l'a pas été, j'ai consulté le calendrier; ma fille n'est certes pas difficile à établir. La souche est assez bonne, je crois, la fortune est considérable; la personne, bien faite; rien n'est donc plus aisé que de la marier, il ne s'agit que de trouver un mari. J'avais bien compté rencontrer mon fait, sans sortir de Toulouse.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

La ville est grande et bien pourvue de jeunes gens.

M. DE SOLIDAC.

Pourvue, oui, mais bien! ah! ma sœur, il n'en est pas un dont l'opinion puisse me convenir.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Pas un!

M. DE SOLIDAC.

Des tournesols! des entêtés! des énergumènes!

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Sont-ils donc tous ainsi changés?

M. DE SOLIDAC.

Tous! je les ai passés au creuset; alliage! alliage! toujours alliage!

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

N'auriez-vous pas été aussi trop pointilleux ?

M. DE SOLIDAC.

Pointilleux moi ! mon penchant, c'est la tolérance, tant qu'elle peut s'accorder avec les principes ; et pourvu que l'on ne soit, ni juste milieu, ni républicain, ni doctrinaire, ni deux cent vingt et uniste, ni constitutionnel, ni decasiste, ni bonapartiste, ni révolutionnaire, ni tiédiste, ni propagandiste, ni ministériel, je m'accommode à peu près de tout ; mais vous imaginez bien qu'un homme comme moi ne peut pas transiger avec les principes.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

J'en suis d'accord, cependant, comment allez vous faire pour qu'on vous improvise un gendre phénix avant ce soir ?

M. DE SOLIDAC.

Mon espoir est ici, et c'est pour cela que j'y suis venu, vous avez là une pépinière de jeunes gens, tous sortables, étant nos parents, bien d'ailleurs et sans beaucoup de fortune, enchantés d'être donnés à ma fille, je n'aurai qu'à choisir, car je ne m'attache qu'à l'opinion.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Oh! sur ce point, c'est à qui sera le mieux.

M. DE SOLIDAC.

Cela devient embarrassant, mais y a-t-il des nuances?

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Aucune.

M. DE SOLIDAC.

Peste! c'est bien rare! ils sont donc toujours d'accord?

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Au contraire, ils se disputent toute la journée, mais c'est égal.

M. DE SOLIDAC.

Et comment donc cela?

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Sur des riens.

M. DE SOLIDAC,

Ma sœur! au temps où nous sommes il n'est pas de rien qui ne soit quelque chose.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Eh! bien, vous verrez vous-même.

M. DE SOLIDAC.

Il n'y a pas de temps à perdre, il faut de la prudence, de la promptitude, de la circonspection, de l'examen, de l'observation et de la célérité.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Tout cela ne marche pas toujours de front; si du moins, l'année avait été bissextile?

M. DE SOLIDAC.

C'est fâcheux, mais qu'y faire? l'essentiel, c'est que je sois tout en un mot.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Mais voilà déjà ma nièce qui rentre avec Jules, en discourant et toute agitée.

M. DE SOLIDAC.

Probablement elle péroré. Cela nous arrive souvent, ne les gênons pas; vaquez à vos affaires et moi, je vais à la bibliothèque.

(Ils sortent.)

SCÈNE XI.

JULES, ZOÉ.

—
JULES.

Mais ma cousine, écoutez-moi ?

ZOÉ.

Non, non, monsieur, je ne veux plus rien entendre.

JULES.

Vous ne m'avez pas laissé achever ma phrase, et en la tronquant.....

ZOÉ.

Il y avait bien assez de la moitié.....

JULES.

Mais cela la dénature tout à fait, la seconde moitié explique et justifie la première et avec une moitié de phrase, on pourrait faire un crime au plus innocent; je conviens qu'Ibrahim.....

ZOÉ.

Prononcer le nom d'Ibrahim sans horreur, c'est se faire l'apologiste de la révolte et de l'insubordination.

JULES.

Mais ma cousine.....

ZOË.

C'est désertier la cause du trône et de l'autel!

JULES.

Oh! ma cousine, de l'autel!.....

ZOË.

De l'autel musulman.

JULES.

A la bonne heure.

ZOË.

Mahmoud est un héros!

JULES.

De serail!

ZOË.

De serail! comment, monsieur, prenez-vous
pour sujet de dérision, une tête couronnée?

JULES.

D'un turban!

ZOË.

Qu'importe, monsieur, ce turban porte le dia-
dème.

JULES.

De son oncle ! qu'il a fait étrangler.

ZOÉ.

C'est leur usage ! la vie privée doit être murée !

JULES.

Non pas celle qui appartient à l'histoire.

ZOÉ.

Alors, monsieur, pour diffamer un prince, attendez du moins qu'il soit mort.

JULES.

Ou qu'il ait fait mourir autrui.

ZOÉ.

Encore, monsieur ! ceci devient intolérable !

JULES, riant.

En vérité, nous autres chrétiens, serions trop dupes de nous chamailler entre nous pour celui qui neregarderait pas à la différence, s'il s'agissait de nous faire à tous couper la tête.

ZOÉ, sèchement.

Non pas à ceux qui pensent bien.

JULES.

Y a-t-il pour eux une compagnie d'assurance en Turquie ?

ZOË.

Quand cela serait? vous y croiriez vous inscrit?

JULES.

Eh! mais pourquoi donc pas?

ZOË.

Pourquoi, monsieur? me le demandez-vous à moi, devant qui vous venez de professer des maximes quasi régicides?

JULES.

Où prenez-vous cela, ma cousine? c'est du romantique de conversation, je le passe comme tel; mais en vérité, à votre choix, ne vous gênez pas, voulez-vous du Mahmoud, voulez-vous de l'Ibrahim, franchement, je vous les livre, sans me soucier plus de l'un que de l'autre.

ZOË.

Et c'est cette tiédeur qui m'indigne, chacun n'a pas le privilège d'une aussi belle apathie. Moi, j'aime les Turcs, beaucoup les Turcs, je suis Turque, je ne veux être que Turque!

JULES.

C'est dommage! car on se trouvait si bien de vous voir Français.

ZOÉ.

Monsieur, je ne supporte pas le persifflage.

JULES.

Ce que je dis n'en est pas; mais du reste, c'est qu'il n'y a là que de quoi rire.

ZOÉ.

En saine politique, monsieur, le rire n'est pas permis.

JULES.

Mais à notre âge, il faut trouver à rire dans tout.

ZOÉ.

Maintenant, monsieur, tout le monde est à l'âge viril.

JULES.

Même les femmes!

ZOÉ.

Pourquoi pas.

JULES.

Alors, ma cousine, je suis votre très humble serviteur.

(Il sort en courant.)

SCÈNE XII.

ZOË SEULE.

—

ZOË.

Anarchiste et impertinent ! c'est trop d'un ! faites vous donc caution de quelqu'un à présent. Lui, Jules, dont j'aurais garanti les principes ; encore, s'il ne se mêlait de rien, comme ce bon Gustave ! mais oser penser quelque chose et penser comme cela !

SCÈNE XIII.

ZOË, MONSIEUR DE SOLIDAC.

—

M. DE SOLIDAC, vivement.

Ma fille !

ZOË.

Ah ! mon père !

M. DE SOLIDAC.

Ta tante!.....

ZOÉ.

Mon cousin!...:

M. DE SOLIDAC.

La défection!.....

ZOÉ.

Ibrahim!.....

M. DE SOLIDAC.

Mademoiselle, veuillez me laisser parler, par
ordre de primogéniture?

ZOÉ.

C'est pour un fait personnel.

M. DE SOLIDAC.

En ce cas, je vous cède la parole.

ZOÉ.

Vous avez compté Jules parmi les inamovibles,
ma tante nous l'a vanté.....

M. DE SOLIDAC.

Ne cite point ta tante! après?

ZOÉ.

Jules, ici, tout à l'heure, à moi, vient de me dé-
clarer.....

M. DE SOLIDAC.

Que t'a-t-il déclaré?

ZOÉ.

Que le sultan Mahmoud lui est indifférent.

M. DE SOLIDAC.

Et c'est là sa déclaration! quelle dépravation de principes!

ZOÉ.

Aussi sommes-nous brouillés à couteaux tirés.

M. DE SOLIDAC.

Alors, je le range parmi les éliminés; pourtant l'heure presse! n'importe, il n'y a pas moyen de penser à quelqu'un qui pense mal.

ZOÉ.

Non certes, mais ma tante.....

M. DE SOLIDAC.

Je te dis que ta tante.....

ZOÉ.

La voici.

SCÈNE XIV.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE, ZOË, MONSIEUR DE SOLIDAC.

M. DE SOLIDAC.

Ah! ma sœur, l'ai-je bien vu?

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Qu'est-ce?

M. DE SOLIDAC.

Vous ma sœur!

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Parlez donc.

M. DE SOLIDAC.

Vous! délinquante!

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Délinquante! plaisantez-vous?

M. DE SOLIDAC.

Est-ce que je plaisante jamais, ma sœur? mademoiselle de Solidac! madame de Vieille Roche! renfermer dans son intérieur, dans sa bibliothèque, des objets illicites!

ZOÉ.

Oh, ciel! des objets illicites!

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Mais, mon frère, ceci est un peu fort, le mot illicite n'est pas du tout bonnête! il a tant d'acceptions! enfin qu'avez-vous donc vu?

M. DE SOLIDAC.

Votre consience ne vous avertit-elle pas?

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Elle n'a garde de bouger. Prononcez! dans cette bibliothèque, qu'avez-vous trouvé?

M. DE SOLIDAC.

Châteaubriand!

ZOÉ, s'écriant...

Châteaubriand!

M. DE SOLIDAC.

En peinture! Châteaubriand! Châteaubriand et Martignac!

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

N'est-ce que cela? d'abord, ce sont deux portraits que M. de Vieille Roche avait achetés dans le temps et que j'ai conservés après mon veuvage. Ensuite.....

M. DE SOLIDAC.

Achievez, ma sœur!

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Ce sont des hommes de bonne compagnie.

M. DE SOLIDAC.

De bonne compagnie! des gens que je ne peux pas souffrir, même en peinture.....

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Cependant, M. de Martignac....

M. DE SOLIDAC, s'emportant.

M. de Martignac! M. de Martignac!

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Eh! bien, allons, allons, apaisez-vous, pour avoir la paix, je vous cède M. de Martignac.

M. DE SOLIDAC.

Je n'aime pas les concessions.

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Quant à M. de Châteaubriand.....

M. DE SOLIDAC.

Votre M. de Châteaubriand! c'est un jacobin!

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Un jacobin! voilà la première nouvelle, et depuis quand?

M. DE SOLIDAC.

Depuis qu'il existe.

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Et qui a dit cela?

M. DE SOLIDAC.

Lui-même!

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Ah! ah! mais ses écrits?.....

M. DE SOLIDAC.

Belle preuve!

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Son talent?

M. DE SOLIDAC.

Le talent! cela ne signifie plus rien.

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Sa conduite! car enfin il s'est exposé!.....

M. DE SOLIDAC.

Qui est-ce qui ne s'expose pas.

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Oh! pour le coup, c'est dénigrer!

M. DE SOLIDAC.

Ne vous voilà-t-il pas? le grand mot est lâché! quand on ne s'aveugle pas, quand on ne s'engoue pas, quand on ne se barbouille pas, quand on ne s'abuse pas, on dénigre! en vérité, si je n'étais pas chez vous, je vous dirais....

MADAME DE VIEILLE ROCHE, vivement.

Que me diriez-vous?

M. DE SOLIDAC, brusquement.

Que vous êtes une girouette!

ZOÉ.

Mon père! girouette est bien fort!

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Moi girouette! girouette! moi girouette! moi! qui n'ai pas même abandonné le rouge, la poudre et le chignon!

M. DE SOLIDAC, fièrement.

Ai-je donc quitté le catogan?

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Je ne vous le conteste pas, mon frère, je res-

pecte vos principes, même jusque dans le catogan, mais vous pourriez avoir plus de tolérance.

M. DE SOLIDAC.

De la tolérance! de la tolérance! les transfuges n'ont que ce mot là à la bouche.

MADAME DE VIEILLE ROCHE, avec émotion.

Transfuge ne s'avale pas! transfuge! si vous n'étiez pas mon frère et si je ne vous aimais pas au fond du cœur, je ferais venir à l'instant des chevaux de poste et je vous céderais la place.

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

MONSIEUR DE SOLIDAC, ZOÉ.

—
ZOÉ.

Mon Dieu! mon père, je crains que vous n'ayez tout à fait mis ma tante en colère?

M. DE SOLIDAC.

Bah! bah! elle se monte comme la soupe au lait!

ZOÉ.

Mais ce que vous lui avez dit a pu la choquer.

M. DE SOLIDAC.

Il faut arracher le bandeau, partout où on le trouve.

ZOÉ.

Mais, mon père, en arrachant le bandeau, il ne faut pas arracher les yeux.

M. DE SOLIDAC.

Ne vas-tu pas, toi aussi, à présent, te faire l'apôtre de la fusion? le champion de la mauvaise cause?

ZOÉ

Moi, mon père! pouvez-vous le supposer?

M. DE SOLIDAC.

Je suppose tout dorénavant et je crois que si j'avais deux têtes, il y en aurait une sur laquelle je ne compterais plus.

ZOÉ.

Mais, mon père, n'est-il pas à craindre qu'en épluchant ainsi.....

M. DE SOLIDAC.

Éplucher! éplucher! oui, sans doute, mademoiselle, on ne saurait trop éplucher! il faudrait que la saine opinion fut passée au tamis.

ZOÉ.

Pourvu cependant, que le tamis ne fut pas trop fin.

M. DE SOLIDAC.

Qu'est-ce à dire, Zoé? rétrogradez-vous aussi? je crois, avec douleur, m'en apercevoir, et si vous saviez la latin, je vous dirais: « *Tu quoque Brutus!* » Mais souvenez-vous en, dussé-je être comme Caton d'Utique, s'il le faut, j'emporterai seul, avec moi, les principes.

ZOÉ.

Oh! mon père, quelle affreuse comparaison!

M. DE SOLIDAC.

Mais Zoé, je ne dis pas pour cela que je me tuerai; j'emporterai seulement les principes avec moi, dans mon cœur, dans ma voiture, dans ma tête, dans ma poche, s'il le faut.

ZOÉ.

Mon père, ne vous désolez pas, je vais me marier, etc.....

M. DE SOLIDAC.

Le mari n'est pas encore choisi et il n'y en a plus,

je crois, que deux? et qui sait, malgré toutes mes précautions, ton mari pensera peut-être encore plus mal que toi!

ZOÉ.

Que moi! mon père! ô ciel! comment faut-il donc penser.

(Elle sort tristement.)

SCÈNE XVI.

MONSIEUR DE SOLIDAC, SEUL.

M. DE SOLIDAC.

Oui, oui, oui, je le répète, on ne saurait trop éplucher; ce n'est qu'en épluchant qu'on parviendra à se consolider. Il faut arriver à une opinion, intègre, intacte, unique, parfaite, sans mélange, sans concessions, à une quintessence d'opinion; ce n'est que comme cela qu'on pourra réussir. Qu'importe le nombre! il s'agit bien du nombre! je voudrais que la bonne cause fut si épluchée, si épurée, si raréfiée, qu'elle en devint, pour ainsi dire, presque imperceptible; alors!..... alors!..... Eh, bien! alors, on aurait la providence! avec la

providence on est bien fort, et la providence est toujours pour la bonne cause!

SCÈNE XVII.

MONSIEUR DE SOLIDAC, ERNEST.

ERNEST.

Mon oncle! vous êtes bien seul?

M. DE SOLIDAC.

Il n'y a pas longtemps.

ERNEST.

Si du moins vous aviez un journal?

M. DE SOLIDAC.

J'en sèche! il est neuf heures et je n'en ai encore lu que deux, dans ma voiture, on dirait que ce château est au bout du monde?

ERNEST.

Je crois que le piéton le fait exprès, il vient toujours tard, et comme il pense fort mal.....

M. DE SOLIDAC.

Cela ne peut être autrement, puisqu'il est piéton. Mais combien y a-t-il du bureau de poste ici?

ERNEST.

Seulement quatre lieues de Languedoc.

M. DE SOLIDAC.

C'est pourtant quelque chose; et de combien de lieues est sa tournée du jour?

ERNEST.

De quinze environ; mais il fait clair de lune, et il aurait pu partir la nuit pour arriver plus tôt.

M. DE SOLIDAC.

C'est que peut-être la nuit il se repose.

ERNEST.

Probablement; cependant quand on sait qu'on fait attendre des gazettes.....

M. DE SOLIDAC.

Ces gens là ne s'embarrassent de rien!

ERNEST.

Je ne sais trop ce que ces journaux d'aujourd'hui nous apporteront.

M. DE SOLIDAC.

Des menteries, comme à l'ordinaire.

ERNEST.

Oh! il y aura le budget, qui n'est jamais une menterie!

M. DE SOLIDAC.

Non, mais un coup de massue.

ERNEST.

Qu'on voit venir.

M. DE SOLIDAC.

Sans pouvoir l'éviter.

ERNEST.

Et qui, selon toute apparence, sera encore plus exorbitant que celui de l'année dernière.

M. DE SOLIDAC.

Qui ne l'était déjà pas trop mal.

ERNEST.

Seulement *douze cent deux millions et trois cent mille francs.*

M. DE SOLIDAC.

Que dites-vous donc Ernest? c'était *douze cent cinq millions et sept cent mille francs.*

ERNEST.

Je vous demande pardon, mon oncle, il était de *douze cent deux millions et trois cent mille francs.*

M. DE SOLIDAC:

Et je vous demande grandes excuses, mon neveu, car il était bien, ne vous déplaît, de *douze cent cinq millions et sept cent mille francs*, je ne me rappelle plus les centimes.

ERNEST.

Mais, mon oncle, j'en ai tenu note et je puis vous montrer qu'il n'était que de *douze cent deux millions et trois cent mille francs*.

M. DE SOLIDAC.

Il n'était que de !..... il est plus que bizarre que vous cherchiez à diminuer les impôts dont ces gens là nous écrasent!

ERNEST.

Je suis à cent lieues de diminuer ou d'augmenter rien, je cite.

M. DE SOLIDAC.

A vous entendre, on dirait que vous vous faites leur apologiste?

ERNEST.

Mais, mon oncle, c'est une simple question de chiffres.

M. DE SOLIDAC.

Et selon vous, les chiffres ne sont rien ?

ERNEST.

Pour les principes ! car même les deux partis en Angleterre.....

M. DE SOLIDAC.

• Il est bien question de l'Angleterre !

ERNEST.

Je vous disais uniquement, que les Anglais!....

M. DE SOLIDAC.

Mais vos Anglais sont des clubistes !

ERNEST.

D'accord ! seulement.....

M. DE SOLIDAC.

Qui mettent le désordre partout, et couvent le feu des révolutions, comme un autre feu grégeois !

ERNEST.

Ce n'est pas cela que je nie, je prétends seulement que c'est une nation toute positive.

M. DE SOLIDAC.

Et c'est *positivement* pourquoi je la déteste.

ERNEST.

Beaucoup de gens pensent comme vous?

M. DE SOLIDAC.

Sans doute, mais ce que je ne conçois pas, c'est que vous, vous puissiez prononcer leur nom sans horreur et j'en suis fâché, mon cher, mais en les prônant comme vous faites, on ne saurait être que,

ERNEST, choqué.

Quoi donc! mon oncle?

M. DE SOLIDAC.

Juste milieu! monsieur!

ERNEST, encore plus choqué.

Juste milieu! ah! par exemple....

M. DE SOLIDAC.

Juste milieu! oui, monsieur, Juste milieu! qui se sent d'artreux, se gratte.

ERNEST, en colère.

Je ne me gratterai pas, mais je m'en irai, pour ne pas vous manquer de respect.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

MONSIEUR DE SOLIDAC, SEUL.

—

Celui-là, bien certainement, est effacé de la liste. Ah! la liste! elle n'est plus trop longue et le temps est bien court; entre deux principes fondamentaux et invariables, contre lequel aurais-je le malheur d'échouer? contre aucun! il reste Léon et j'aurais trop de guignon, si celui-là..... ne jurons de rien, le voici.

SCÈNE XIX.

MONSIEUR DE SOLIDAC, LÉON.

—

M. DE SOLIDAC.

Bonjour, Léon, bonjour, tu viens causer avec moi?

LÉON.

Si cela ne vous dérange pas.

M. DE SOLIDAC.

Au contraire, Léon, je t'ai toujours aimé, parce que tu as été élevé dans d'excellents principes.

LÉON.

Je vous croyais avec Ernest.

M. DE SOLIDAC.

Ernest! Ernest et moi, nous ne sympathiserons plus guère.

LÉON.

Vous aurait-il manqué de respect?

M. DE SOLIDAC.

Pas tout-à-fait, mais s'il est possible, il a fait pire, il a osé devant moi, à moi parlant, se déclarer juste milieu.

LÉON.

Juste milieu! juste ciel! qui s'en serait douté! on ne se déguise pas mieux.

M. DE SOLIDAC.

Mais moi je possède l'art de faire tomber les masques.

LÉON.

On n'en porte plus guère.

M. DE SOLIDAC.

C'est selon l'occasion, allons, laissons cela; tu as grandi Léon, je ne t'ai pas vu depuis ton der-

nier voyage de Paris. J'ai appris avec satisfaction que dans les moments d'épreuve tu t'es parfaitement conduit.

LÉON.

Mon oncle, j'avais de bons modèles dans ma famille et j'ai fait tout naïvement ce que j'ai cru mon devoir.

M. DE SOLIDAC.

C'est encore mieux, mon ami, de n'en pas prendre trop d'orgueil; faire son devoir, pour un honnête homme, ce n'est que suivre sa vocation.

LÉON.

C'est bien mon avis.

M. DE SOLIDAC.

J'ai appris aussi que, dans ce voyage, tu avais cultivé les arts avec succès, tu en as dû mieux jouir encore de toutes les merveilles de la capitale.

LÉON.

C'est le pays des fées.

M. DE SOLIDAC.

Ce l'était, du moins.

LÉON.

Le souffle des révolutions ne peut pas du moins, en un instant, renverser tous les monuments. Combien je les ai tous admirés! le louvre, les invalides....

M. DE SOLIDAC.

Incomparables, inimitables.

LÉON.

La bourse.

M. DE SOLIDAC.

Assez bien.

LÉON.

Le Luxembourg, les théâtres, la colonne....

M. DE SOLIDAC.

Quelle colonne?

LÉON.

La colonne de la place Vendôme.

M. DE SOLIDAC.

Que dis-tu donc, Léon?

LÉON.

Je dis, mon oncle, que la colonne de la place Vendôme est, je crois, ce que j'ai plus particuliè-

rement admiré : c'est grandiose, c'est caractéristique....

M. DE SOLIDAC.

Bien entendu que c'est pour t'amuser que tu me fais ce pathos?

LÉON, souriant.

Je vous parle un peu en artiste.

M. DE SOLIDAC.

Bien, bien, tu imites pas mal le jargon des faiseurs d'enthousiasme.

LÉON, étonné.

Comment, mon oncle, quel jargon ai-je imité, en vous exprimant naturellement ma pensée?

M. DE SOLIDAC.

Mais Léon, regarde-moi donc ; ce ne serait pas à moi, en face, que tu viendrais raconter que tu admires la colonne de la place Vendôme.

LÉON.

Pourquoi donc cela, mon oncle?

M. DE SOLIDAC.

Eh ! mon ami, tu n'as donc pas songé par qui et pour qui elle a été élevée?

LÉON.

Si, mon oncle, mais en admettant que cela fasse beaucoup au sentiment qu'on lui porte, cela ne peut rien faire pour son effet, pour sa beauté...

M. DE SOLIDAC.

Alors, mon neveu, il faudrait se fermer les yeux plutôt que de la regarder.

LÉON.

Mais mon oncle, quand inopinément elle a frappé votre vue ?

M. DE SOLIDAC.

Alors on réfléchit et on n'admire pas.

LÉON.

Eh bien ! mon oncle, je vous avoue que j'ai eu le malheur de réfléchir et d'admirer encore.

M. DE SOLIDAC.

Ah grand dieu ! avec son air doux et tranquille, être un cerveau brûlé, artiste et bonapartiste !

LÉON, se récriant.

Oh ! pour bonapartiste !....

M. DE SOLIDAC, vivement.

Vous l'avez dit, monsieur, vous avez dit que vous l'admiriez....

LÉON.

En statue.

M. DE SOLIDAC.

C'est assez, c'est beaucoup trop, puisque vous ne pouvez plus l'admirer en chair et en os.

LÉON.

Mais, mon oncle, en fait d'arts....

M. DE SOLIDAC.

Périssent les arts, monsieur, plutôt qu'un principe. C'est assez, c'est assez, j'en suis abasourdi.

LÉON.

En ce cas, mon oncle, je me retire.

M. DE SOLIDAC.

Tout comme il vous plaira.

(Léon sort.)

SCÈNE XX.

MONSIEUR DE SOLIDAC SEUL.

Soustraction faite, reste zéro. Ce dernier coup me manquait. Voilà-t-il pas que ce petit bonhomme, ma dernière espérance, s'est fait bona-

partiste? Quel parti prendre? je ferai ma fille religieuse, car au moins le bon dieu...

SCÈNE XXI.

MONSIEUR DE SOLIDAC, MADAME DE VIEILLE-ROCHE, ZOË.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Eh bien! mon frère, voulez-vous accepter paix ou armistice? je reviens à vous, toute transfuge que je sois. Où en sont vos affaires?

M. DE SOLIDAC.

Au plus mal; je songe à mettre ma fille dans un couvent.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE ET ZOË, s'écriant à la fois.

Dans un couvent!

M. DE SOLIDAC.

En l'y mettant ce soir, j'aurais été tout dans un mot, puisque Dieu serait son époux; car, au train dont vont les hommes, je ne vois plus, parmi eux, que moi qui soit digne d'être l'époux de ma fille.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE,

Mais comme cela ne se peut pas, il faut renoncer à ce qu'elle soit au plus digne, et rabattre un peu ses vues; car Dieu ou vous, mon frère, ce sont deux partis extrêmes. Avez-vous donc vu tous mes neveux? Jules....

M. DE SOLIDAC.

Sans principes!

MADAME DE VIEILLE-ROCHE, étonnée.

Sans principes!

M. DE SOLIDAC.

Prônant la révolte et l'insubordination.

ZOÉ.

En Turquie?

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Oh! le petit monstre! mais Ernest?

M. DE SOLIDAC.

Juste milieu! juste milieu! juste milieu!

ZOÉ.

C'est un hypocrite.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

On se rouille à la campagne, je ne devine plus rien. Et Léon?

M. DE SOLIDAC.

Bonapartiste effréné.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE ET ZOÉ.

Lui, bonapartiste?

M. DE SOLIDAC.

Vantant avec emphase la colonne de la place Vendôme?

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Je ne l'ai pas vue, je n'en peux rien dire, mais enfin ce n'est qu'une colonne!

M. DE SOLIDAC.

Qu'une colonné! ma sœur!

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Je vous répète que je ne l'ai pas vue; ainsi laissons la colonne à sa place, et ne nous disputons pas. Mais répondez-moi, la main sur la conscience, ne seriez-vous pas un peu éplucheur?

M. DE SOLIDAC.

Éplucheur! si je le suis, je ne suis que cela, et j'en suis fier. Je voudrais être le plus grand éplucheur de l'Europe.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Vous y parviendrez, peut-être.

M. DE SOLIDAC.

C'est le seul moyen de salut.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Pour l'avenir, c'est ce qu'on verra; mais pour aujourd'hui, que résultera-t-il de votre épluchement?

M. DE SOLIDAC.

Pour un homme comme moi, il serait affreux de s'être manqué de parole à soi-même, pour la première fois de sa vie! (Regardant sa montre.) Encore une heure, l'année sera révolue, et pourrai-je dire encore, que j'ai été tout dans un seul mot.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Écoutez donc, mon frère, au train dont vous y allez, vous expédieriez toute une manufacture de neveux. Je n'en ai plus qu'un.

M. DE SOLIDAC.

Lequel?

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Gustave.

M. DE SOLIDAC.

Ah! ce bon Gustave et où est-il?

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Ici.

ZOÉ.

Ici! et que fait-il donc?

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Il dort.

M. DE SOLIDAC.

Cela n'inculpe point l'opinion.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Arrivé avant vous, accablé de fatigue, il s'est jetté sur un lit et n'en a pas bougé. Je vais le réveiller.

M. DE SOLIDAC, après avoir réfléchi.

Non, ce n'est pas la peine.

ZOÉ, inquiète.

Comment mon père?

M. DE SOLIDAC.

Ne l'épluchons pas. On ne sait ce qui pourrait en arriver. Il vaut mieux le prendre tel quel. Êtes-vous sûre que ma fille lui convienne?

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Oh! pour cela, je le cautionne.

ZOÉ , naïvement.

Et moi aussi.

M. DE SOLIDAC, souriant et regardant sa fille.

Ah! Ah!.... en ce cas faites venir un notaire?

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Celui du village se promène actuellement sur ma terrasse.

M. DE SOLIDAC.

Ah ça! entre nous, comment pense-t-il? là, voyons, à quel journal est-il abonné?

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Il n'en lit jamais.

M. DE SOLIDAC.

Tant pis! c'est mauvais signe.

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

C'est ce que je ne déciderai pas. Mais ce qui est certain, c'est qu'il est le seul notaire à trois lieues la ronde. Faut-il l'appeler?

(Zoé fait un signe affirmatif à sa tante.)

M. DE SOLIDAC.

Pourtant, je n'emploie jamais personne d'une opinion équivoque?

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Eh bien ! je serai pour quelque chose au contrat et c'est moi qui l'emploierai. (Appellant par la fenêtre.) M. Farcy ! M. Farcy !....

SCÈNE XXII ET DERNIÈRE.

Les précédents, le Notaire.

M. DE SOLIDAC.

Monsieur, voulez-vous bien dresser un contrat de mariage, à l'instant, pour ma fille, mademoiselle Zoé de Solidac, que voilà ?

LE NOTAIRE.

Très volontiers, monsieur, mais où est le futur ?

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Il dort.

LE NOTAIRE, étonné.

Ah !

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Pour le coup, il est temps de le réveiller. (Ouvrant la porte de la chambre de Gustave.) Gustave ! Gustave ! réveille-toi !

GUSTAVE, se réveillant.

Les chevaux sont-ils attelés ?

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Lève-toi donc, tu as une femme.

GUSTAVE.

Comment une femme ! une femme de la diligence ?

MADAME DE VIEILLE ROCHE, riant.

Non, non, une femme aimable, riche, jolie, mademoiselle de Solidac.

GUSTAVE, accourant.

Zoé ?

MADAME DE VIEILLE-ROCHE.

Cela te convient-il ?

GUSTAVE.

Mais, c'est un rêve ou une mystification ?

ZOÉ.

Ni l'un, ni l'autre.

GUSTAVE.

Alors, comment tant de bonheur m'arrive-t-il ?

M. DE SOLIDAC.

C'est peut-être pour être resté étranger à toutes nos disputes....

GUSTAVE, avec étonnement.

Quelles disputes?

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Toutes celles, qui ce matin, ont fait tant de bruit dans ce salon.

GUSTAVE.

Dans ce salon? eh bien! je n'en ai pas entendu un mot.

MADAME DE VIEILLE ROCHE.

Alors, c'est pour t'enseigner le proverbe:

Qui dort gagne,

ou

Le bien vient en dormant.